

Souvenirs de l'École de Santé Navale

Parus dans *Notre Lettre* en 1970

Un Ancien de la Promo 39

Évidemment, ce ne sont pas des souvenirs très classiques, car, pendant cette période, il y a eu un peu Bordeaux, mais il y a eu beaucoup Montpellier ! ... Et « l'Œuf », la rue de la Loge ou Palavas ne rappellent peut-être rien à beaucoup d'entre vous. Ils voudront bien m'excuser quand j'évoquerai cette ville qui, pendant cinq ans, hébergea la Boîte. Au fait, pendant ce temps-là il y avait aussi la guerre, un peu au début, beaucoup après.

Pourtant, au matin, exceptionnellement froid, du 16 octobre 1939, le scénario au niveau du 147, cours de la Marne, se déroulait apparemment selon le rite classique ; des premiers-maîtres d'allure juvénile accueillaient le troupeau des fœtus en hurlant des commandements aussi impératifs que contradictoires, cependant que des garçons très obligeants (on ne parlait pas encore de boums) s'emparaient des valises de ces mêmes fœtus qui ne devaient pas les revoir de sitôt !

Puis se succédaient les scènes d'horreur deux élèves complètement nus faisaient interminablement le tour de la cour au pas de gymnastique suivis par l'œil appréciateur et compatissant des lingères ; un faux aumônier extorquait d'abominables confessions, cependant que le major du concours barbouillé de rouge était invité à faire du saut à pieds joints avec des pinces de Kocher accrochées aux poils du pubis !...

Nous devons apprendre au cours de la journée que c'était la promotion 38 qui nous brimait, les promotions plus anciennes étant parties à la guerre... Tout s'expliquait !

La sage tradition qui réserve aux grands anciens le droit de brimer était en défaut...

Tant pis pour nous !

Les choses finirent, bien sûr, par se tasser ; il fallut apprendre à marcher au pas en bourgeois bleu avec calot bleu horizon à deux pointes, puis suivre d'inénarrables cours de P.M.S., aller à l'Hôpital, à la Fac, passer des colles.

Un peu avant Noël les uniformes furent prêts. La tenue était fixée tous les jours en fonction du temps.

Tenue cape ou gabardine, caban ou cape, veston. La cape était alors une pièce essentielle de l'uniforme. La tenue du dimanche prévoyait la sortie en cape-épée-gants blancs (ensemble des plus commodes pour les activités dominicales et les voyages en tramway).

Un Basque particulariste de la promotion avait allégé le dispositif en coupant le fourreau de son épée et collant le tiers inférieur à l'intérieur de la cape ce qui laissait dépasser une longueur de métal doré largement suffi-

sante pour lui permettre de passer le pointage. Cette cape, d'un drap épais, était normalement lourde, mais quand il lui arrivait de recevoir la pluie bordelaise, on se sentait littéralement écrasé.

Pendant huit mois, ce fut en somme une vie de Navalais assez classique ; bien sûr il y avait la guerre qu'au début on qualifiait de « drôle ».

Les professeurs de la Fac étaient en partie mobilisés sur place et faisaient leurs cours dans des uniformes assez étonnants ; l'un d'entre eux, ex-médecin de Marine, était affecté à l'École où il faisait un capitaine de compagnie non moins étonnant, mais les choses allaient leur train.

Le P.C. des Navalais était le Régent ; c'est de là que partaient toutes les expéditions dans Bordeaux. On s'y donnait rendez-vous, mais on pouvait aussi y aller sans rendez-vous ; on y trouvait toujours un ou deux copains. Les expéditions navales, usant essentiellement de transports en commun ne dépassaient guère les limites de Bordeaux (Arcachon mis à part). un élève avait une moto et le bruit courut un moment donné qu'un autre avait une voiture... Ce ne fut jamais confirmé !

Un abominable chien s'installa définitivement à l'École début 40 : il y reçut le nom de « Chtouille » et se montra d'emblée très adapté à la vie des Navalais, suivant régulièrement les cours et venant assez souvent aux travaux pratiques. Rapidement adopté par la strasse et les professeurs de la Fac. Il devait participer à toutes les activités importantes de l'École tant à Bordeaux qu'à Montpellier dans les années qui suivirent.

Cette vie heureuse dura jusqu'en mai 40. date à laquelle le qualificatif de « drôle » cessa pratiquement d'être employé en ce qui concerne la guerre.

Il se passa alors les choses que vous savez et une nuit, Bordeaux où s'était réfugié le gouvernement français fut bombardé par les stukas allemands et la promotion 36 qui était revenue passer ses cliniques (remplaçant avantageusement la promotion 38 qui était partie à la guerre) et la promotion 39 se retrouvèrent le dos rond et les fesses serrées dans la cave du bâtiment Ferbos pour entendre tomber sur l'École deux ou trois bombes.

Cette nuit fut peu appréciée dans l'ensemble et dans les jours qui suivirent, les majors firent le siège de la direction pour suggérer de... « foutre le camp de cet ignoble établissement ».

La Direction, comme toujours très sensible à l'opinion des élèves, s'en occupa sérieusement et, quelques jours plus tard, le sous-directeur (un homme très digne) rassembla tous les élèves dans la cour pour leur tenir un discours pathétique agrémenté de conseils tactiques :

« Messieurs, nous appareillons dans trois heures sur *La Flandre* pour échapper à l'ennemi. Pour ne pas donner l'éveil (à qui ?) quittez l'École par petits groupes. Rendez-vous au quai des Chartrons. Messieurs, bonne chance ! »

Ce fut l'équipée du Verdon : *La Flandre* n'ayant jamais prétendu appareiller, l'École se retrouva sur un remorqueur qui, pour l'amener au Verdon sur le paquebot *De Grasse*, trouva le moyen de s'échouer toute une nuit au bec d'Ambès. Puis ce fut l'embarquement sur le *De Grasse*, le matelot clairon tenant « Chtouille » dans ses bras, le basque particulariste s'allégeant (involontairement cette fois) de sa valise dans les eaux boueuses de la Gironde ; puis le *De Grasse* n'ayant pu lui non plus appareiller, car de Royan, les Allemands se faisaient un plaisir de canarder les bateaux qui voulaient gagner le large, il fallut bien rentrer à Bordeaux. On remonta Gironde puis Garonne, se demandant ce que l'on trouverait à l'arrivée.

L'ennemi heureusement n'était pas encore là et après une nuit mélancolique au 147, cours de la Marne, l'École prenait un train « militaire » inconfortable, lent, tout ce qu'on voudra, mais qui, tout compte fait, se révéla plus efficace que les bateaux puisqu'il nous amena au but.

Il faut dire cependant qu'à Sète, à une trentaine de kilomètres de ce but, il s'arrêta... inexplicablement et pour une durée qu'il ne fut pas possible de faire préciser au chef de train.

Alors, ma foi, l'École partit à la découverte de Sète, se répandit dans tous les lieux, bons et mauvais de la ville et quand, aussi inexplicablement qu'il s'était arrêté, le train repartit, eh bien, il en manquait bien la moitié de cette École ! Quelques-uns purent attraper le train au vol, dont un de nos professeurs ventripotent et barbu qui étreignant son épée qu'il n'avait pas lâchée pendant toute cette glorieuse retraite, fit un cent mètres entré depuis dans la légende.

Les autres rallièrent plus tard... par petits groupes.

La page montpellieraine s'ouvrait dans la pagaille qui caractérisa cette époque ; nous nous installâmes plutôt mal que bien à l'Enclos Saint-François, petit pensionnat religieux assez mal préparé à nous recevoir.

La direction de l'École qui gardait la tête froide nous fit savoir quelques jours plus tard que nous allions pouvoir passer l'examen !

Passer l'examen ? Nous tombions de haut persuadés que nous étions que notre deuxième année de Médecine serait automatiquement validée par n'importe quelle Faculté, eu égard aux circonstances, à l'impossibilité morale et matérielle où nous nous étions trouvés de travailler au cours des dernières et dramatiques semaines que nous venions de vivre, etc.

Ayant timidement avancé que nous n'étions pas très prêts et que la perspective de cet examen ne manquait pas de nous préoccuper, nous nous entendîmes répondre avec une assurance réconfortante « Mais non, mais non, ne vous inquiétez donc pas, nous avons expliqué votre situation aux professeurs de la Faculté, ils sont tous au courant, ils comprennent très bien ; cet examen ne sera qu'une formalité... ».

Ouais ! Seulement ils avaient dû oublier de mettre au courant le chimiste, car quelques jours plus tard, à lui tout seul il en avait collé la moitié !

Eh oui, déjà !

Les relations des élèves avec la Faculté furent donc assez fraîches au début et quand commença le stage hospitalier et que nous entendîmes le chœur des patrons, agrégés, chefs de cliniques et autres internes chanter à longueur de semaines les mérites inégalables de l'École montpelliéraine dans tous les domaines et particulièrement celui de l'exploration clinique, nous mimâmes brutalement les pieds dans le plat, en disant qu'à Bordeaux il y avait drôlement plus d'hôpitaux et de malades (c'était vrai) et que leurs méthodes d'examen on les connaissait depuis l'École annexe (c'était vrai aussi).

L'année suivante, il n'était plus question de tout cela. Nous étions de l'École montpelliéraine pour longtemps.

À l'Enclos Saint-François avait succédé la cité universitaire où, pendant deux ans et demi, l'École trouva une certaine stabilité.

Les Allemands étaient de l'autre côté de la ligne de démarcation et l'École survécut sous son aspect militaire traditionnel du moins au début car, par la suite, les relations avec les occupants s'étant gâtées, les uniformes furent dépouillés de toute dorure et nous eûmes droit à la tenue « corroso » (du nom des boutons de même matière).

Mais, de toute façon, la discipline persistait, renforcée ! L'époque était à la reprise en main à l'austérité virile et musclée ; cela commençait très tôt le matin par de redoutables séances de culture physique en tricot de corps et petit flottant. Tantôt sur la terrasse supérieure de la cité, tantôt sur un petit stade dans la cour. En hiver, il fallait littéralement se jeter dans la nuit et le froid extérieur pour s'y livrer à la marche en flexion, marche à l'indienne, marche en canard et autres raffinements de la méthode Hébert. Il faut lui rendre cette justice, l'officier des sports, un jeune médecin de première classe, blond, au regard clair, venait souvent voir ça, fumant sa

pipe. Il était animé à notre égard de sentiments très compréhensifs... et portait un confortable caban et un gros foulard !

C'était cependant un vrai sportif, il nous le prouva par la suite. D'autres fois ces séances étaient remplacées par un 2 000 m sur la route de Lodève avec pointage au bout du premier kilomètre par le matelot clairon (délicate attention de la direction) et retour. Quelquefois, avec de la chance on attrapait au vol le tramway qui nous transportait sur 7 à 800 mètres, loin de la vue dudit matelot. Ces activités sportives, bien entendu, n'excluaient pas l'hôpital (4 km à pied pour l'Hôpital Suburbain), la Fac, les interrogations, les inspections !

Les temps étaient durs... « rappelez-vous qu'on aura souffert ! ».

Tout cela n'aurait rien été si on avait eu à manger, mais « bouffer » était la préoccupation n° 1 de chacun et devenait de plus en plus difficile. À l'ouverture des portes du réfectoire, un rush conduisait les plus rapides aux plus gros morceaux de pain. Puis le chef de table évaluant d'un coup d'œil le plat qui arrivait (mélanges de légumes étranges aux noms oubliés : topinambours, rutabagas, navets et carottes fourragères) précisait la ration individuelle : deux cuillerées avec élan ou sans élan selon qu'on avait ou non le droit d'appuyer la cuillère sur la face intérieure du plat, un morceau de viande par personne, etc. Tout le monde surveillait celui qui se servait et ceux qui ne savaient pas résister à leur gros appétit étaient désignés par le terme infamant de « chancres ».

Chtouille (la liaison est purement fortuite) traversait ces temps troublés avec une parfaite égalité d'âme, trouvait sa subsistance sans difficulté apparente et continuait à venir assez régulièrement à la Faculté. La sympathie des maîtres montpelliérains lui était acquise, comme antérieurement celle des Bordelais.

Je serais incomplet et injuste en ne parlant que de nos souffrances, car Montpellier s'était révélé à l'usage une ville assez accueillante. Passée la froideur du début, les uniformes des Navalais, leur charme bien connu, un certain exotisme n'avaient manqué d'agir sur les Montpelliéraines et Mon Dieu, de leur côté les Navalais s'étaient aperçu que tout compte fait les Montpelliéraines pouvaient sans inconvenance prendre la relève des Bordelaises (que ces dernières me pardonnent).

Et puis il fallait vivre : nombre de ces mignonnes étaient filles de propriétaires terriens qui traversaient sans trop de dommage les restrictions alimentaires. et les surprises-parties (on disait comme ça) qu'elles organisaient le dimanche étaient très courues et permettaient de se refaire pour la semaine. Le contact était établi aussi bien sûr avec la gent masculine, étudiants et autres. C'était l'époque des zazous. Veste longue, pantalons étroits, semelles épaisses, cheveux collés sur les côtés, frisés sur la nuque pour les hommes, veste longue, jupe courte, semelles compensées, sac en bandoulière et cheveux en tuffe pour

les filles. La tendance générale était assez snob : de jeunes garçons aimaient « faire l'Œuf » (se promener sur la place de la Comédie), en bottes de cheval, éperons, tenant négligemment un bridon à la main (il n'y avait pas de cor de chasse) et mon ami Grégoire ne perdait pas une occasion de les suivre en chantant à la suite de Charles Trénet : « Monsieur, Monsieur, vous oubliez votre cheval ». Il y avait aussi les dimanches à Palavas où l'on se rendait à vélo ou dans le fameux petit train immortalisé par Dubout.

Mais je ne peux pas tout raconter, le Bouït finirait par trouver que c'est trop.

Un jour, cet équilibre se rompit, l'École était chassée de la Cité universitaire pour faire place à je ne sais quelle organisation allemande. (Ils s'étaient pas mal rapprochés pendant ce temps là.)

Il fallut déménager... pour aller où ? Eh bien, à Font-d'Aurelle, l'hôpital psychiatrique départemental ! Il y avait de la place ; beaucoup de clients étaient morts de faim. Les fous ont un gros appétit !

Alors là on a vu d'étranges choses, je ne vous raconterai pas tout, mais seulement une inspection du sous-directeur que je ne suis pas prêt d'oublier.

Cela se passait dans la cour du pavillon que nous occupions, cour bordée d'un fossé profond précédant de hauts murs.

Les gens du pavillon voisin (de vrais fadas, ceux-là), en grande forme, hurlaient et braillaient à qui mieux-mieux.

Les gens de la promotion 38 étaient arrivés de Toulon deux jours avant pour passer des cliniques. Ils portaient la tenue « corroso », agrémentée pour bon nombre d'entre eux de chapeaux : feutres gris, marrons, verts et même chapeaux à bords roulés (parfaitement).

Ils avaient droit à l'inspection comme tout le monde.

Le sous-directeur (un nouveau) en civil, raide comme la justice, suivi de l'officier de garde en culotte de cheval (il appelait ça : ses « jhod purs ») non moins raide, était passé sans encombre devant la promotion 39 et traversait la cour pour inspecter la 38. Alors là, nous eûmes du spectacle ! Car, au fur et à mesure qu'il passait, ces messieurs de la 38, parfaitement urbains, lui tiraient des coups de chapeaux !

Un beau scandale ! Passons !

C'est là, je crois, que l'École a touché le fond !

Cette curieuse époque a été illustrée par l'un d'entre nous en un album de caricatures dont certaines ont déjà paru dans *Notre Lettre* et dont deux exemplaires accompagnent ce texte.

Cela dura à peu près un an, puis la guerre se termina. L'École revint à Bordeaux, cours de la Marne.

Tout rentrait dans l'ordre, la page montpelliéraine était tournée.

Un ancien de la promo 39.